

## Michel Reynaud ou le docteur Rinal, un ami de Jean Aicard

Relisant, dans une édition récente, le roman le plus connu de Jean Aicard, *Maurin des Maures*, et sa suite naturelle, *L'illustre Maurin*, le personnage du docteur Rinal excita ma fibre de chercheur et m'engagea à résoudre le problème de son identité.

En effet, la place que tient ce médecin, tout au long du récit qui se déroule dans la forêt des Maures, est de première importance, jugez-en plutôt. Maurin, le braconnier, en bon père naturel, car il n'est pas marié, se met en quête d'un précepteur :

Son fils, son petit Bernard, gaillard de dix à onze ans, bien découpé, l'œil hardi et franc, – avait l'âge de recevoir des leçons – mais des leçons de quoi ? Maurin, qui savait lire à peine, n'aurait pas su le dire ; il voulait seulement que son fils, selon sa propre expression, ne fût pas, dans le temps où nous vivons, le dernier des sauvages, comme son père. Aussi s'adresse-t-il à ce brave M. Rinal, un vieux chirurgien de la marine en retraite.

J'étais personnellement dans mon élément puisque depuis quelques années je prends plaisir à réveiller le souvenir des chirurgiens et des médecins qui ont servi dans la Marine de l'Etat durant le XIX<sup>e</sup> siècle.

En fait, sous ce pseudonyme, Jean Aicard évoque son grand ami Michel Reynaud, de quarante ans son aîné, dont il fait la connaissance alors que le praticien est depuis de nombreuses années à la retraite. C'est le fruit de cette amitié que je me propose d'évoquer, dévoilant

Jean Aicard, du poème au roman

ainsi comment un écrivain construit un personnage romanesque à partir d'un être de chair.

Consultant diverses archives, j'ai pu comparer le contenu des dossiers du Service historique de la Marine, les deux récits romanesques de Jean Aicard et l'éloge funèbre que le grand écrivain varois prononce au cimetière de La Crau, le 8 mai 1890. Son discours, émouvant, commence ainsi :

J'ai à proclamer simplement sur la tombe de M. Michel Reynaud, que votre pays vient de perdre un des hommes les plus obscurs et en même temps les plus distingués de France. Ces mots, qui jurent ensemble, caractérisent un des côtés saisissants de cette noble figure, à jamais chérie<sup>1</sup>.

L'arrière-grand-père, Jacques Reynaud, établi à Toulon comme peintre, eut un fils Louis, Michel qui devint tailleur d'habits et convola en justes noces avec Anne Laumard en la paroisse de Sainte-Marie, le 9 septembre 1783. De cette union naquirent deux enfants : André, Louis, Alexis le 15 avril 1785, et Jean, Michel le 8 mai 1788. Ce dernier, père de notre chirurgien, devint professeur au collège de Toulon. Jean Aicard en parle comme d'un « remarquable professeur de rhétorique de Marseille, qui fut appelé à remplacer l'illustre Edgar Quinet à la faculté des lettres de Lyon, dont il devint le doyen<sup>2</sup> ». Cet éminent professeur était un membre très actif de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Toulon, autrement dit de notre actuelle Académie du Var.

Michel vient au monde à Toulon le 1<sup>er</sup> octobre 1808, et il est, ainsi qu'en fait foi son acte de naissance, déclaré par dame Marie Richaud veuve Albrand, accoucheuse, et le sieur Jacques Gaëtan Cocorel, portier. Curieusement, et à l'inverse des fils dits « naturels », sa mère n'est pas nommée et son acte de décès porte la mention « né de mère inconnue ». Fruit du hasard ou du saint-simonisme ambiant, quarante ans plus tard, le 4 février 1848, naîtra, toujours à Toulon, un certain Jean Aicard, lui aussi déclaré de mère inconnue, poids du destin que les deux amis ont en commun.

Pour tenter de percer le mystère de cette naissance, j'ai consulté une des précieuses sources du Service historique de la Marine, où sont consignés les nom, prénoms, qualités et parfois origine, de l'ensemble du personnel servant à bord des navires, j'ai nommé les rôles d'équipage et les rôles de solde. Des nombreux registres où figure

Michel, seul celui de *La Poursuivante*<sup>3</sup> mentionne : Reynaud « fils de Jean et d'Henriette Müller ». J'en étais pour mes frais car je n'ai pu retrouver trace de cette dame dans les volumes de l'état civil de la ville de Toulon. Le secret demeure. En revanche, l'excellente éducation de notre héros n'a rien qui puisse étonner. Avec un tel père, comment ne pas briller en vers grecs et latins ; comment ne pas s'intéresser à l'histoire et à la philosophie ? Michel y prend un goût tel qu'il tarde à s'engager dans une carrière.

Toulon est une ville essentiellement maritime et tout y invite à prendre la mer. Depuis les années 1750, une école de médecine navale prépare au dur métier de chirurgien de la Marine les jeunes que l'aventure attire, surtout s'ils sont désargentés. Sise dans l'ancien couvent des Jésuites, rue Royale, notre actuelle rue Jean-Jaurès, elle accueille tous les ans quelques nouveaux élèves qui se mêlent aux plus anciens, revenus de campagne. Au contact permanent des malades et sous la férule d'éminents professeurs, jeunes et moins jeunes viennent parfaire leurs connaissances et passer les concours, seule voie d'accès au grade supérieur. La thèse, soutenue à la faculté de Montpellier ou de Paris, couronne une carrière et permet, seule, de devenir officier supérieur. Ainsi l'école ménage-t-elle avec sagesse les étapes du savoir, combinant enseignement théorique et pratique à terre, avec une formation en situation réelle, à la mer ou dans les colonies.

La situation de son père, professeur au collège, n'étant pas une sinécure, Michel doit voler de ses propres ailes. L'ambiance maritime et la réputation de l'école de médecine navale déterminent son choix : il sera chirurgien du roi. Reçu au concours à vingt-cinq ans, il est nommé à la troisième classe, le 1<sup>er</sup> janvier 1834. Son premier commandant, le capitaine de frégate Graël sur *La Bellone*, note qu'il « passe pour avoir beaucoup d'instruction et qu'il se conduit d'une manière digne d'éloges ». Ses débuts étant prometteurs, Michel alterne embarquements en Méditerranée et séjours dans les hôpitaux de la Marine. Il a de la chance, car beaucoup de ses camarades, contraints à des embarquements répétés ou à des séjours prolongés outre-mer, n'accéderont jamais aux grades supérieurs. Le travail portant ses fruits, il est reçu au concours de chirurgien de 2<sup>e</sup> classe le 10 juillet 1837. Son avancement est rapide.

Jean Aicard, du poème au roman

Sa première véritable campagne maritime date de cette époque. Le Mexique refusant obstinément de reconnaître ses torts envers nos ressortissants, Louis-Philippe décide d'envoyer une expédition d'intimidation sous la forme d'une division navale chargée d'établir le blocus. Les insultes mexicaines persistant, une montée en puissance est décidée. Sous les ordres du contre-amiral Charles Baudin, futur préfet maritime de Toulon, une force appareille qui, outre les bâtiments, comprend trois compagnies d'artillerie de marine et un détachement de mineurs. Le fort de Saint-Jean d'Ulloa, bâti sur l'île de Galléga, est pris d'assaut le 28 novembre 1838 et, le 30, le Mexique déclare la guerre à la France. Le même jour, sur la terre ferme faisant face à Ulloa, nos marins débarquent pour investir Vera Cruz et tenter de s'emparer du général Santa Anna<sup>4</sup>. Embarqué le 18 septembre à Toulon sur la bombarde *Le Volcan*, Reynaud arrive devant Vera Cruz le 3 décembre. Le 10, son second, le chirurgien toulonnais Prosper Ségard, assure le fonctionnement de l'ambulance à terre<sup>5</sup>. Evoquant cet épisode, Jean Aicard fait dire à Michel :

C'est mon plus pénible souvenir, ...vous allez voir pourquoi....

J'avais pour aide un petit mousse, un enfant, quatorze ans. Je ne pouvais pas le regarder sans penser à sa mère, dont il me parlait souvent.

Nous passions sous le feu : dans ce canot, il grêlait des balles. Un homme est blessé. J'étais debout, incliné vers lui, occupé d'un premier pansement. Quand je me retourne pour prendre des mains de mon petit infirmier une bande de toile qu'il tenait, je le vois couché au fond de l'embarcation, tout blotti, un peu tremblant. Les hommes riaient. Et moi, impatienté, oubliant qu'il pleuvait du plomb, je dis, comme si nous avions été tranquilles dans une salle d'hospice :

– A quoi penses-tu gamin ? le linge, donc !

Prompt à m'obéir, l'enfant se leva tout debout, et aussitôt, frappé d'une balle, vint s'abattre contre ma poitrine. Il dit : « Maman ! » et mourut dans mes bras... Je ne m'en suis jamais consolé<sup>6</sup>.

Belle page au récit plausible. Mais quelle est la part du roman et celle de la vérité ? Le rôle d'équipage, encore lui, fait bien mention de décès de quelques matelots et de canonniers, mais point de mousse aux côtés d'un médecin ! En outre, les combats furent pour peu de chose dans l'hécatombe. Comme bien souvent à cette époque, les grands faucheurs étaient le scorbut et la fièvre jaune et cette expédition du Mexique laissera un goût amer<sup>7</sup>. Pour sa part, *Le Volcan* est de retour à Toulon le 15 juin 1839.

Michel Reynaud ou le docteur Rinal, un ami de Jean Aicard

Alternant, comme de coutume, navigations méditerranéennes et séjours hospitaliers, Michel est nommé, après concours, chirurgien de première classe entretenu : c'est déjà une consécration. Nombreux sont alors les chirurgiens qui terminent leur carrière à ce grade, ayant atteint un âge redoutable, faute d'avoir pu soutenir une thèse et franchi le difficile obstacle du concours de professeur.

Reynaud embarque alors pour sa deuxième campagne lointaine, sur la frégate à voiles *La Poursuivante*. Il a comme second Dominique Ollivier, futur professeur de médecine navale et futur président de l'Académie du Var. Le chirurgien en troisième, Gustave, Adolphe Charbonnier, est aussi un Toulonnais. Destinés à la station navale de l'Océanie et des Côtes occidentales d'Amérique, ils vont à Valparaiso, comme le chantent les matelots. Ils sillonnent le Pacifique et l'océan Indien, avant de désarmer à Lorient le 5 avril 1851, après plus de quatre ans passés loin de France. La Seconde République a été proclamée et l'Empire n'est plus très loin. Aicard met ces propos dans la bouche de Michel : « En 1851, étant officier de la marine, j'ai voté *non*. Ma carrière en a été entravée. Mon grand-père a siégé à la Constituante<sup>8</sup>. »

Ce trait n'est pas tout à fait exact, car Michel avancera, grâce notamment aux notes particulièrement élogieuses de ses chefs. Le contre-amiral Le Goarant de Tromelin pense, en effet, le plus grand bien de lui : « Il fait honneur à sa profession non seulement par ses excellents services à bord, mais encore en secourant gratuitement quelques malheureux à terre : il a pratiqué avec succès des opérations délicates qui font vénérer l'habileté et le désintéressement des officiers de santé de notre marine. » Michel Reynaud est fait chevalier de la Légion d'honneur le 3 mai 1851<sup>9</sup>. De quoi se plaint-il ?

Après de nouveaux services à la mer et dans les hôpitaux, il entame sa troisième grande campagne sur la corvette *L'Eurydice*, le 27 janvier 1853. Le commandant n'est autre que le capitaine de vaisseau Pierre, Paul, Marie de La Grandière, le futur gouverneur de Cochinchine. Le 27 juin 1854, celui-ci note sur le rôle d'équipage : « La nouvelle de la déclaration de la guerre nous arrive à Valparaiso avec ordre de rallier le pavillon de l'amiral [le contre-amiral Febvrier-Despointes] à Nouka-Hiva [dans les Marquises]. En moins de 60 heures tout est prêt pour le départ. Nous sommes sous voiles dès le 31 au

Jean Aicard, du poème au roman

matin. Une frégate anglaise, *La Pique*, entrait au mouillage. On a mis en travers pour communiquer. » La guerre de Crimée est commencée, avec, outre le site de la mer Noire, deux autres théâtres d'opérations : la mer Baltique et la presqu'île du Kamtchatka.

C'est au large de cette presqu'île que, depuis le 29 août, les deux divisions française et anglaise combinées, se disposent à attaquer Pétropawlowski. La mort de l'amiral Price, qui vient de se tirer un coup de pistolet dans la région du cœur<sup>10</sup>, retarde le mouvement jusqu'au 31. *La Forte* et le *Président* canonnent les forts Shakoff et la batterie rasante, tandis qu'une compagnie de *L'Eurydice* est envoyée à terre pour s'emparer de la batterie située au sud du cimetière : le coup de main réussit sans accident. Le 4 septembre, l'ensemble de l'équipage est à son tour débarqué, sous les ordres du commandant, pour s'emparer des forts du nord et de la montagne qui dominant la ville. Sur les dix membres de l'état-major qui font partie de l'expédition, deux lieutenants de vaisseau sont tués, un lieutenant de vaisseau, un aspirant et un chirurgien sont blessés. L'équipage n'est pas épargné.

En 1855, alors que Michel est devenu chirurgien principal depuis le 3 janvier, La Grandière note : « M. Reynaud, le plus ancien chirurgien de la division, a sollicité la direction de l'ambulance lors de l'attaque de Pétropawlowski : il savait le poste périlleux et n'en a pas tenu compte, pensant que sa présence pouvait être utile... Son second chirurgien (Guérin) a été blessé ; il n'en a pas moins continué avec calme son assistance aux blessés. Toutes les opérations faites par lui ont été heureuses ; les blessés confiés à ses soins ont été les premiers rétablis ; et à peine remis de ses fatigues, il a reçu les blessés de *La Forte*, pour les transporter à Taïti<sup>11</sup>. » Il avait bien mérité ses galons.

Après des navettes dans le Pacifique, le 30 octobre, Reynaud pose son coffre à médicaments sur la frégate amiral *La Forte*. Le retour s'effectue sans encombre et notre chirurgien débarque à Toulon en mai 1856, fatigué : il ne reprendra plus la mer. Affecté à l'hôpital de Toulon, puis à celui de Cherbourg, il rentre définitivement au pays le 19 mars 1857. Par deux fois, en 1852 puis en 1855, il avait obtenu l'autorisation de passer les examens du doctorat de Montpellier, mais il semble ne jamais avoir soutenu sa thèse. A cette époque, déjà, cela représentait un handicap pour l'exercice de la profession et limitait l'avancement. Il fallait des états de service aussi exceptionnels que ceux de Reynaud

Michel Reynaud ou le docteur Rinal, un ami de Jean Aicard

pour devenir officier supérieur. Cependant, et malgré l'insistance de ses chefs, il n'obtiendra jamais la croix d'officier de la Légion d'honneur, pourtant bien méritée.

Le 5 juillet 1859, Michel Reynaud écrit au directeur du service de santé de Toulon : « J'ai l'honneur de vous exposer qu'ayant achevé ma vingt-cinquième année de service, à l'âge de cinquante et un ans, et étant atteint d'une affection de la partie inférieure du tube intestinal contractée en 1854 sur les côtes du Kamtchatka où j'étais embarqué sur la corvette *L'Eurydice*, je me vois dans l'impossibilité de faire désormais un service actif... » Le 10 septembre de la même année, il est admis à bénéficier de sa retraite, d'un montant de 2.129 francs par an.

Cherchant, comme il le dit lui-même, « un coin pour mourir paisible », Reynaud s'établit dans le petit village de La Crau. Mais, pour notre poète académicien, ce n'est qu'une plaine assez morne à vocation agricole loin de cette forêt dont il fera le lieu de prédilection des exploits du fameux Maurin. Aussi, Jean Aicard choisit-il, pour son roman, un endroit plus seyant : perché sur un piton dominant une belle rade, adossé à la chevelure dense du massif des Maures et couronné de ses mimosas, Bormes impressionne M. Rinal par sa beauté :

Et il habitait une maison simple, comme toutes celles du pays, sur des gradins qui, taillés dans la colline, dominant la place et portent, parmi les fleurs, des orangers et des grenadiers. Il y avait même un bananier, objet constant de ses soins. Il vivait là avec un chien borgne, et une vieille gouvernante. Le médecin de Bormes venait tous les jours faire sa partie d'échecs.

Voici le cadre. Pour connaître l'homme, les documents officiels n'en donnent qu'une image tronquée, presque désincarnée. Seul son jeune ami a le pouvoir de le ressusciter un instant pour nous :

L'ancien chirurgien était un homme de haute taille, à large poitrine. Deux favoris blancs tombaient de ses joues, flottaient un peu au vent. Les lèvres et le menton étaient rasés soigneusement. Il portait un paletot de bure grise un peu ample, à grandes poches, et ses mains, très longues, pâles et fines, aux ongles nets et brillants, sortaient de deux manchettes de batiste. Son seul luxe, ces manchettes. Ce plébéien avait l'orgueil de ses belles mains. Il les encadrait. Et le geste avec lequel cet ami de Marat jouait avec sa tabatière rappelait un duc de Richelieu. (...) Ce chirurgien qui avait coupé des jambes et des bras sous le feu de l'ennemi... souffrait, par les temps humides, de plusieurs vieilles blessures.

Jean Aicard, du poème au roman

Là, le romancier force un peu le trait ! Nous avons vu, en effet, que seul son adjoint, Guérin, avait été blessé lors de l'attaque de Pétropawlowski.

Tenant de son père une éducation soignée, Michel Reynaud est considéré par tous ses supérieurs comme un homme particulièrement cultivé, ce qui ne manque pas d'étonner les officiers de marine de l'époque. Ses notes de 1856 soulignent qu'il parle anglais, allemand, espagnol, italien, arabe et grec. Jean Aicard le confirme dans son éloge funèbre :

Il connaissait assez de langues pour goûter, dans le texte original, les principales beautés de huit ou dix littératures. C'était surtout un orientaliste (l'arabisant M. Rat peut nous le dire<sup>12</sup>) et comme tel, il était instruit comme le sont peut-être, en France, une dizaine d'hommes tout au plus.

Le poète poursuit, avec le docteur Rinal, dans *Maurin des Maures* :

L'Histoire de la Révolution française, les Evangiles, les fables de La Fontaine, le Livre des morts des Egyptiens, Sakountala et les quatrains de Kheyam étaient ses livres préférés. Quand il en parlait, il faisait claquer sa langue comme un gourmet qui déguste un vieux vin.

Michel Reynaud est aussi un farouche républicain :

Ses héros favoris étaient Jeanne d'Arc, inexplicable prodige, Odette, Jésus... et Marat ! Il avait Charlotte Corday en exécration.... Il était dans toute la force du terme un matérialiste. Il ne croyait ni à l'existence de Dieu, ni à l'immortalité de l'âme.

Athée, certes, mais avec, au fond de lui, l'idée que l'homme peut s'attendre à tout, même de la part de Dieu, aussi est-il calme et souriant devant l'avenir. Il est, en effet, habité par un grand esprit de tolérance et un inépuisable amour de son prochain :

Quand un mendiant de grand chemin frappait à sa vitre, le vieux lecteur des livres sacrés de toutes les races se levait, clopin-clopant, un peu courbé en ces derniers temps et ne manquait jamais de lui donner, avec l'obole, la bonne parole familière, d'humanité sans orgueil dont a soif le misérable.

Le secret de ses obsèques religieuses gît là : l'Eglise reconnaît en lui une sorte de saint laïque. Aicard ajoute :

Il était sans ambition, trop modeste, et il savait rendre utiles, d'une façon toute directe, plus humaine en quelque sorte, celles de ses connaissances qui pouvaient avoir, dans la vie sociale une application pratique. Demandez, en effet, aux



Michel Reynaud ou le docteur Rinal, un ami de Jean Aicard

hommes mûrs, aux jeunes gens de La Crau, combien d'entre eux ont reçu de sa générosité, un complément de haute instruction<sup>13</sup>. (...) Au fond cet homme était un prêtre dans le sens élevé du mot, un recteur, un directeur d'âme.

#### M. Rinal est là tout entier, auquel Maurin confie son fils Bernard :

- Eh bien ? interrogea M. Rinal.
  - Monsieur, dit Maurin, des gens d'ici me le soigneront et je le laisserai à Bormes si vous voulez bien lui donner « un peu de leçons »...
  - Des leçons de quoi ? c'est là-dessus qu'il faut s'entendre. Que voulez-vous faire de lui ? ... D'après ce que vous déciderez, je tâcherai d'aider votre fils... car c'est entendu - vous me plaisez -, je le ferai travailler...
  - Vraiment, ah ! quel bonheur, mon brave monsieur !
  - Mais que faut-il lui apprendre, quoi ? dites un peu.
- Un mot sortit de tout l'être de Maurin, brusque, involontaire, étrange, superbe :
- Tenez, monsieur, fit-il ingénument, apprenez-lui la justice !
- M. Rinal devint tout pâle. Il se sentit le coin des yeux picoté par l'émotion - et il marcha vers l'homme, qui se leva. Il lui tendit sa main que Maurin saisit.
- Vous êtes un brave homme, vous ! dit-il à Maurin. Envoyez-moi votre fils quand vous voudrez.

Ainsi fut fait et Bernard devient, de ce jour, l'élève assidu et le protégé du vieux chirurgien. Maurin y trouve plus que son compte. En père attentif, il suit avec soin les progrès de son fils et rend souvent visite au maître avec lequel il s'entretient de longs moments. Ces heures passées ensemble tissent des liens de confiance et font si bien que, lorsque les affaires se gâtent sérieusement avec la maréchaussée, le docteur Rinal offre un refuge au braconnier des Maures. Le révolutionnaire cache le proscrit, ce qui fait avouer à Maurin :

Monsieur Rinal, pour des hommes comme vous on voudrait vivre et mourir, on vous suivrait jusqu'au bout du monde. Je ne peux vous rien dire de plus, que je n'ai pas appris à parler....

Puis, la tempête passée, la vie reprend son rythme, à traquer « la » lièvre ou le sanglier en compagnie de son fidèle Pastouré. C'est alors que notre Don Juan a la malencontreuse fortune de tomber dans les rets amoureux de Tonia, la Corsoise, la fille d'Orsini, le garde forestier<sup>14</sup>. Le jeu des escapades et des retrouvailles devient risqué et point besoin d'être pythie pour prévoir un orage. Echapper aux gendarmes, pour cause de chasse interdite, est une chose. Se garder d'un drame de la jalousie est bien plus aléatoire. Et pourquoi donc a-t-il embrassé Fanfarnette sous les yeux de la Corsoise !

Jean Aicard, du poème au roman

Le drame va se consommer. Rongée jusqu'au fond de son âme, Tonia s'arme d'une carabine et part à la recherche de Maurin qui chasse, seul<sup>15</sup>.

Dans son cerveau, il n'y a qu'une image : Maurin embrassant Fanfarnette !  
– Ah ! le gueux ! ah ! le menteur ! ah ! le bandit ! gibier de potence ! Ah ! ils ont raison, gardes et gendarmes, de vouloir arrêter ce gueux pour le livrer aux juges ! Mais ils ne l'auront pas, il est à moi, à moi seule ! C'est ma vendetta.

Progressant, comme ivre, au travers des fourrés, Tonia est prise de vertige. Comment tuer celui dont elle est folle amoureuse ! Mais l'obsédante vision de sa rivale ancre sa détermination : il faut en finir.

Là-bas, de l'autre côté du ravin, sur la colline du puits des Arbouses, elle avait aperçu, à travers les branches, Maurin qui, debout, regardait de son côté.... La voyait-il ? Avec un flot de sang, un coup de rage lui monta au cœur... Elle avait saisi son arme...

Maurin là-bas, fit un mouvement. Il allait disparaître... Quand elle ne le vit plus, malgré elle à la fois et volontairement, par l'effet d'une succession si rapide de vouloir et de non-vouloir que les deux étaient mêlés, elle pressa la détente...

Maurin, invisible, mais qui, de là-haut, regardait dans la direction de Tonia, vit le petit nuage rond d'une fumée s'élever au-dessus des broussailles qui lui cachaient sa sauvagerie amoureuse, et aussitôt, une balle dans la poitrine, il s'affaissa, en silence, comme un sanglier.

Ignorant encore qu'elle vient d'atteindre son amoureux, Tonia accourt :

Maurin, tout pâle, les yeux clos, haletait, couché sur le dos ; son chien léchait son visage ; du sang, il n'en paraissait guère...

Tonia arrive haletante, s'accuse, sanglote :

– Ah ! c'est toi, Tonia ? Je comprends, dit-il... c'était ton caractère. Je ne suis pas étonné !... c'était mon destin....

– Tu m'as pardonné, Maurin ?...

– Oui, dit-il, mais ne me tourmente plus.

Elle l'embrassa. Il se disait : « C'est bien le dernier baiser que je reçois ! » Et tout haut :

– Il y a un homme, Tonia, à qui tu pourras tout dire, c'est M. Rinal, à Bormes, avec des remerciements de ma part parce qu'il a instruit un de mes enfants, mon petit Bernard... A présent, va-t-en au plus vite, pour plus vite revenir...

Avec ses vieux réflexes de chirurgien de la marine et sa trousse dans la poche, Rinal vient avec des compagnons prêts à mettre Maurin en lieu sûr. La blessure n'est pas immédiatement mortelle : la balle est ressortie au-dessous de l'épaule sans avoir atteint un organe vital.

Michel Reynaud ou le docteur Rinal, un ami de Jean Aicard

Après un premier pansement et posé sur un cadre de bois, notre héros est transporté au plus près, c'est-à-dire chez Rinal lui-même.

Mais le mal est profond. Nous ne sommes pas à l'ère des antibiotiques et, quelques jours après, Maurin se trouve en mauvaise posture. Non seulement son état ne s'améliore guère mais son moral est au plus bas. Grâce à tous ses amis influents, le chirurgien lui promet de remuer ciel et terre pour obtenir l'amnistie de ses multiples délits de braconnier. Surtout cette histoire d'incendie dans la forêt dont les gendarmes l'accusent, alors que le seul coupable est l'horrible Grondard. En vain ! Tout à coup, il désespère de voir triompher le Bien sur le Mal, les Rinal sur les Grondard :

Maurin était vaincu, mort déjà à ce monde, comme tous les idéalistes, ces rêveurs aveugles, qui, subitement opérés de la cataracte, découvrent tout le réel.

Rinal choisit ce moment pour faire venir Bernard au chevet de son père :

- Demandez-lui quelque chose devant moi, dit Maurin, que je voie si vous serez content de sa réponse.
- Quel est le plus bel idéal et le plus réalisable ? demanda le vieux professeur à l'enfant. Le sais-tu ? Nous en avons parlé souvent.
- C'est, dit Bernard, que partout le plus fort doit aide et protection au plus faible. Hélas ! M. Rinal inculquait au petit Maurin la folie de Don Quichotte, ce mal étrange qui seul rend la vie supportable.

Ayant salué une dernière fois ce fils chéri, et pour plus de sécurité, Maurin se laisse transporter en roulotte, nuitamment, vers Roquebrune. Il y a, aux environs, une grotte en surplomb, bien dissimulée, qui sert de repaire aux contrebandiers<sup>16</sup>. Maurin est assis avec précaution sur une chaise qu'un système de poulies permet de monter et il est hissé jusqu'au refuge, comme un ballot de tabac.

Maurin, affaibli, ne souffrait plus. Il cherchait la main de Pastouré. Pastouré, à genoux pour être plus près de lui, lui donna sa main qu'il serra.

Maurin, couché au seuil de la grotte, regardait l'espace. Ses yeux s'élevaient vers le bleu sombre, infini ouvert au-dessus de sa tête, et il eut la sensation que quelque chose de lui, sa pensée, montait avec son regard et s'en allait là-haut, tout là-haut, bien plus haut que l'aigle, bien plus haut que le bleu de l'air... Et cela était lui encore, mais lui sans amour, sans haine, sans désir, et cela, qui était lui-même, se perdait enfin tout là-haut, léger, léger comme un soupir, léger comme on dit que sont les âmes.

L'homme était mort.

Jean Aicard, du poème au roman

Rinal-Reynaud, fil de chaîne et fil de trame qui s'entrecroisent, par la magie de l'amitié et de la littérature, pour nous restituer un portrait, celui d'un érudit et d'un polyglotte, sans sécheresse ni pédanterie. L'homme était simple, aimant les fleurs et les animaux. Excellent chirurgien, adoré de ses malades, dévoué jusqu'à l'extrême, il montrait un courage calme et naturel. Charitable au sens plein du terme, athée mais serein comme l'espoir, il fut accueilli par le curé de La Crau, au sein de son église. Jean Aicard, son ami, le disait si bien : « si Dieu existe, il n'aura jamais le courage de le damner. »

Michel Reynaud était un JUSTE.

Bernard BRISOU

#### NOTES

1. Jean Aicard, « Le Juste, Eloge funèbre de Michel Reynaud », 1890, Archives municipales de Toulon, fonds "Aicard".
2. *Ibidem*.
3. Rôles : Rôles de solde, sous-série 2E6, et rôles d'équipage, sous-série 1C, Toulon, Service historique de la Marine.
4. O. Troude et P. Levot, *Batailles navales de la France*, Paris, Challamel aîné, 1868, Tome IV.
5. Rôles, *ibidem*.
6. Jean Aicard, *Maurin des Maures*, Paris, Phébus, 1996.
7. J. Bertulus, « Rapport médical de fin de campagne du Mexique, de *La Caravane* », Volume II, n°4 et 5, Toulon, Service historique de la Marine.
8. Jean Aicard, *L'illustre Maurin*, Paris, Phébus, 1997.
9. Michel Reynaud, Dossier personnel, sous-série CC 7, n° 2127, Vincennes, Service historique de la Marine.
10. P. Ladrangé, « La guerre de Crimée vue du Pacifique (1854-1856) », *Cols Bleus*, 1988, n°1992, du 11 juin, 10-13.
11. Michel Reynaud, *ibidem*.
12. Gustave Rat était un capitaine au long cours, orientaliste de talent, qui donna deux présidents à l'Académie du Var : lui-même en 1891 et son fils en 1931.
13. Jean Aicard, « Le Juste... », *ibidem*.
14. Jean Aicard, *Maurin*, *ibidem*.
15. Jean Aicard, *L'illustre Maurin*, *ibidem*.
16. Cette grotte existe toujours et défraie de temps à autre la chronique locale, soit parce qu'un ermite, trop souvent dérangé par des randonneurs, la quitte pour une autre retraite, soit parce qu'on y retrouve un clochard agonisant. On est en droit de regretter l'ignorance des journalistes qui, dans la relation qu'ils font de ces faits divers, ne citent jamais Jean Aicard dont l'histoire fait pourtant partie intégrante de notre patrimoine culturel.